

## L'HÉRITAGE EMPOISONNÉ

Thomas Assheuer

Presses Universitaires de France | « Cités »

2015/1 n° 61 | pages 81 à 88

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130650867

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-cites-2015-1-page-81.htm>

---

!Pour citer cet article :

---

Thomas Assheuer, « L'héritage empoisonné », *Cités* 2015/1 (n° 61), p. 81-88.

DOI 10.3917/cite.061.0081

---

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## *L'héritage empoisonné*

THOMAS ASSHEUER

*La formule en forme d'acte d'accusation, est extraite de la traduction d'un long article paru dans Die Zeit. Thomas Assheuer, journaliste en charge de la rubrique « culture et philosophie » dans le grand hebdomadaire allemand, a en effet consacré, le 13 mars dernier, une première analyse éclairante du contenu des « Carnets noirs » de Heidegger.*

*Sa lecture permet une approche plus synthétique du contenu des Carnets et pointe assez justement comment le spectacle d'un Heidegger critique du nazisme au nom d'un nazisme bien plus radical, reprochant à ce régime de ne pas aller assez loin, appelant enfin au meurtre, pose, à la pensée philosophique, la question du type de responsabilité qui lui incombe particulièrement.*

**Les carnets noirs de Martin Heidegger, datant du III<sup>e</sup> Reich, viennent d'être publiés. Sont-ils d'inspiration aussi antisémite et national-socialiste qu'on le craignait ?**

*Cités 61, Paris, PUF, 2015*

Un jour, Martin Heidegger aurait dit à ses amis « qu'il n'avait pas encore vidé son sac », et depuis, les philosophes se sont creusé la tête. Que voulait-il dire ? Pensait-il au Journal dans lequel il consignait ses pensées, à ces carnets noirs entourés de mystère qui devaient être publiés en dernier en quelque sorte comme la clef de voûte de sa cathédrale philosophique ?

Si tel était le cas, alors maintenant, Heidegger a vidé son sac. Les carnets noirs qui comportent près de 1300 pages sont publics et, même si l'on connaissait déjà certaines des idées qu'ils contiennent, les carnets noirs sont un délire philosophique et à certains endroits, un crime de la pensée. Nous ne pouvons plus dormir sur nos deux oreilles. L'histoire candide, selon laquelle Heidegger ne se serait que brièvement laissé séduire par le fascisme, juste le

temps d'un battement de cil de l'histoire du monde, cette histoire est fautive. Même quand il prit ses distances par rapport à Hitler, ce ne fut pas par indignation morale mais parce qu'il avait espéré davantage du régime. « C'est en comprenant que je m'étais illusionné sur l'essence du national-socialisme que j'en ai déduit la nécessité de l'approuver, et ce pour des raisons liées à la pensée. »

Heidegger écrit cette phrase en 1939, c'est-à-dire à un moment auquel, selon la légende, il se serait détourné de Hitler depuis longtemps et aurait résisté intellectuellement avec vaillance. Effectivement, Heidegger se sent trompé, parce que le national-socialisme a échoué en ce qui concerne la question de l'être, plus précisément, parce qu'il est lui-même le produit de ces « machinations » modernes qu'il était pourtant censé surmonter : il est américanisé, calculateur et technique de fond en comble. Heidegger se rend compte que les chemises brunes sont du genre « moderne-veillot », elles propagent la radio et la télévision, elles mécanisent les fermes allemandes tout en les recouvrant de slogans « le Sang et le Sol ». « Pour l'essentiel », Hitler n'a rien changé, les Allemands continuent à courir derrière ce qui est « étranger » au lieu de recevoir « le dernier Dieu » avec Hölderlin. Hitler, il le sait maintenant, ne va pas dépasser

cette modernité qu'il exècre, il ne peut que l'achever et créer une nouvelle situation. « Pourquoi, c'est ce que dit Heidegger après l'attaque de la Russie, la purification et le maintien de la race ne devraient-elles pas déboucher sur un grand brassage avec les Slaves ? »

Heidegger écrit cela quatorze ans après la publication d'*Être et Temps*, livre grâce auquel il connut la gloire internationale du jour au lendemain et qui fit de lui Dieu le père en philosophie, même auprès de beaucoup d'étudiants juifs. La description que fait Heidegger de « l'être-au-monde » était révolutionnaire et correspondait à l'air du temps. Emmanuel Levinas compte *Être et Temps* parmi les quatre ou cinq plus beaux livres de l'histoire de la philosophie, car Heidegger avait redonné sa nécessité à une philosophie devenue exsangue : l'homme n'est pas une chose, il est un « rapport à soi-même » et doit certifier son « être-jeté » par un choix de lui-même authentique. C'est ainsi qu'Heidegger commence avec le « souci de soi », il commence par le sujet. Et en 1941 il s'enivre à l'idée que « la technique » puisse faire exploser le monde pour que « l'humanité actuelle disparaisse » et « purifie l'être de ce qui le défigure. »

Que s'est-il passé, comment en arrive-t-on à cette radicalisation apocalyptique ? Même si le cheminement intellectuel de Heidegger a

souvent été décrit, ces cahiers noirs sont tout de même un document de première main, ils fixent sa pensée sans fard, avec une limpidité choquante. Les carnets commencent en 1931 et montrent le philosophe en crise ; le ton est désespéré, sa robuste confiance en lui ébranlée. « Que devons-nous faire ? » demande-t-il dans la première phrase et Heidegger mène un combat « solitaire » : contre ses collègues comme Karl Jaspers qui interprète à tort *Être et Temps* comme un recueil d'instructions à usage privé pour se comprendre soi-même. Et il se combat lui-même. Il dit avec fureur que *Être et Temps* est un « torchon » qui n'a pas été suffisamment pensé radicalement. « L'épouvantable « succès », c'est qu'on bavasse encore plus et encore plus bêtement sur « l'être ».

« Les chichis hystériques sur l'existence » le barbent, ils ne correspondent plus à la nouvelle « détresse du monde ». Ce qui se profile déjà dans ses cours prend des contours bien plus distincts : Heidegger a surévalué le sujet dans *Être et Temps* ; la croyance selon laquelle l'homme pourrait se libérer par un choix authentique pour devenir « véritable » est une illusion. Car qu'est-ce que l'homme en ce début des années trente ? L'homme « a quitté subrepticement l'essence », il n'est qu'un « pauvre coquillage échoué sur le rivage ». « Les derniers

hommes errent en Europe » et c'est pourquoi « tous ces chichis autour de l'homme » doivent disparaître. Heidegger est à nouveau le géant philosophique sur les épaules de nains intellectuels – sous lui, des régiments d'hommes oubliés par l'être, des hommes de la masse, des vantards et des braillards. Six millions de personnes n'ont pas de travail, mais Heidegger voit partout la « détresse intellectuelle de l'absence de détresse ».

À cet endroit, il faut s'attarder un instant et mentionner un étudiant fribourgeois qui va donner leurs slogans aux étudiants rebelles de 68 : Herbert Marcuse était fasciné par Heidegger, car il croyait que ce dernier lui donnait les outils analytiques pour comprendre l'homme capitaliste. Mais pour l'heure il est effrayé et prépare sa fuite en Suisse. Marcuse voit que son maître commet une faute absurde : Heidegger, écrit-il en 1934 dans le *Journal de sociologie*, fait disparaître le sujet et le livre à l'État totalitaire. « Le combat contre la raison le pousse aveuglément dans les bras des forces au pouvoir ».

L'Allemagne est élue pour changer « le destin de l'Occident ».

C'est exactement ce qui se passe. Là où Heidegger parle d'individu dans *Être et Temps*, les carnets noirs parlent de « peuple » et d'« État » et là où il parlait auparavant de « décision », il parle maintenant

de « destin » de « l'être ». Car si les hommes sont incapables d'avoir accès à leur existence (*Dasein*) par leur propre force, alors « l'être » doit « pousser » l'homme de l'extérieur « vers son essence ». En 1931, Heidegger veut « pourchasser l'homme à travers l'étrangeté de l'essence de l'être », mais pour ce faire, il faut une révolution nationale, qui change « la destinée de l'Occident » dans « la corruption de cette époque » et qui ose « le nouveau départ ». « Si l'existence (*Dasein*) allemande qui commence est grande, alors elle portera devant elle les millénaires à venir. » Pour l'Allemagne, il est temps d'agir, mais au grand dam de Heidegger, le peuple ne veut rien savoir. Il manque aux Allemands le « courage d'aller vers leur destin » ; ils se réfugient dans le catholicisme ou dans des « expériences culturelles ». « Nous sommes assurément devant le néant mais nous ne prenons au sérieux ni le néant, ni notre façon de nous comporter. » C'est pourquoi il faut que quelqu'un vienne, qui prenne les choses au sérieux et qui détache les Allemands de leur détachement. » Enfin en 1933, le sauveur est là.

Lorsqu'il parle d'Adolf Hitler, Heidegger s'enthousiasme ; manifestement, c'est l'être lui-même qui l'a envoyé. C'est un « ravissement que le Führer ait réveillé une nouvelle réalité qui indique à notre

pensée la voie à suivre et lui donne une impulsion. » « Une merveilleuse volonté populaire se réveille et se lève dans la grande obscurité qui recouvre le monde » et « une grande foi traverse le jeune pays ». « Le monde se dirige à nouveau vers la vérité et l'Allemagne retrouve les liens qui l'unissent aux puissances originelles. »

Pour les nazis, Heidegger est une prise de guerre : le philosophe allemand le plus célèbre prête allégeance au Führer et donne au régime un soutien intellectuel. C'est ainsi qu'en 1933 Heidegger devient Recteur de l'université de Fribourg, mais il se sent « obligé de prendre le poste » et pressent qu'il pourrait empêcher « deux ou trois choses » de se produire. Peu de temps après sa nomination, il échoue dans ses fonctions, il se pense isolé, il ne voit autour de lui que des « braillards, des activistes, des carriéristes, des saltimbanques et des ergoteurs », « tous des tièdes et des médiocres » qui « se commettent avec la fade et médiocre excitation de la foule et ses petits plaisirs ; ceux qui dérivent en eau trouble et, ébahis, regardent la niaiserie. »

Heidegger est dégoûté par la vulgarité des nazis, et c'est pourquoi il comprend sa pensée comme une « métapolitique », qui va plus loin que ne le pourraient ces têtes vides de nazis. Il ne doute pas un instant de la nécessité du national-socialisme

dans l'histoire de l'être, mais il craint que le renouveau national-révolutionnaire ne s'essouffle. « Le national-socialisme est un principe barbare. C'est là sa qualité essentielle et sa possible grandeur. Le danger, ce n'est pas lui, mais qu'on l'édulcore en prêchant le vrai, le bon et le beau. » Très vite, il se plaint de la musique de Wagner « faite pour les tripes » et d'un « américanisme petit-bourgeois » ; « une époque où le boxeur passe pour être un grand homme » ne comprend pas les questions plus profondes. Et en 1938, alors que les camps de concentration étaient depuis longtemps remplis de sociaux-démocrates et de communistes, il note : « on ne prend plus de décisions qui s'exposent à la vérité de l'être. L'Être (« *Seyn* ») ce feu silencieux dans le foyer de la maison délaissée de l'étant (*das Seiende*), se retire. » « Le plus obscur est le feu et la braise. »

Dans de telles phrases, on sent l'ébauche d'un changement de point de vue que Heidegger mènera à son terme sous l'influence des événements liés à la guerre. Il a des doutes et se demande si le national-socialisme réussira à dépasser cette « Modernité » qu'il méprise, ou s'il la « parachèvera. » Heidegger sent qu'on « en restera à l'humanité actuelle », il sent « qu'on se détourne de la question de la vérité, car plus personne ne veut se sacrifier. » « Le national-socialisme n'est pas une

vérité finie, il doit encore avoir un secret et quelque chose à cacher. » Mais « si ce qui existe à présent était déjà ce qu'on voulait atteindre, alors on ne pourrait plus éprouver qu'épouvante devant le déclin ». « Le mouvement » doit rester dans le « combat ». « Mais où est l'ennemi et comment le créer ? ».

Page après page, Heidegger règle ses comptes avec « les hommes humanisés », avides de plaisirs, qui s'installent avec leur défunt Dieu chrétien dans la « détresse de l'absence de détresse ». Personne pour s'engager dans le « renouveau » ; mais à la place, sous Hitler, « l'oubli de l'être » « s'enracine ». Les nationaux-socialistes bottés se sont embourbés dans les éboulis de l'époque moderne, dans cette époque de calcul avec son nationalisme, son biologisme et son racisme primaire. »

Et ensuite, quand la Seconde Guerre mondiale commence, qu'il ne fait plus de doute que le national-socialisme ne dépasse pas, pour Heidegger, la Modernité, il en est une variante, lui qui au départ voulait la combattre. C'est ainsi que l'Allemagne dérive vers un scénario de fin du monde, où la métaphysique des temps modernes se combat elle-même sous différents masques, cet esprit « déraciné » de « l'économie mécanique », dont les Juifs, ces « déracinés par excellence » sont coresponsables avec leur « coriace

habileté à calculer, à trafiquer et mélanger ». Après l'agression de Hitler contre l'Europe, une chose est sûre : les Juifs sont une puissance hostile et ont conquis partout « une place dans l'esprit ». Pourtant ils sont incapables de pensée « primordiale » : « Plus les décisions et les questions futures sont primordiales, plus elles restent inaccessibles à cette 'race' ».

Certaines de ces invectives antisémites ont été révélées à la fin de l'année dernière et elles ont mobilisé promptement l'alliance des apologistes toujours aux aguets. Les citations antisémites, tel est leur reproche, sont extraites de leur contexte, d'ailleurs l'antisémitisme de Heidegger est connu du monde entier et se limite à l'hostilité habituelle des catholiques envers les Juifs.

Pourtant, cette astuce herméneutique qui consiste à établir dans un premier temps l'antisémitisme de Heidegger pour le mettre ensuite sous vide et le séparer de sa philosophie, ne prend plus. L'antisémitisme des carnets noirs n'est pas un à côté ; il est le fondement même du diagnostic philosophique.

Heidegger déplore la perte de l'être absent, mais il ne pleure pas la perte des hommes. Avec une acuité intellectuelle diabolique, Heidegger essaie en effet de prouver que tous les partis en guerre procèdent de la même pensée, précisément de cet « esprit de calcul » juif qui

a infecté la métaphysique occidentale et qui s'anéantit elle-même sur le champ de bataille européen dans « un despotisme anonyme ». Pour le dire autrement : pour Heidegger, les adversaires se ressemblent à s'y tromper. La mentalité « impérialiste et belliqueuse » (Hitler) et la mentalité « humaniste et pacifique » (l'Ouest) ne sont que des « points de vue complémentaires qui ne sont de part et d'autre qu'un prétexte », donc des « répliques » de la même pensée déracinée qu'il impute aux Juifs. « C'est pourquoi « la juiverie internationale » peut se servir des deux modes de pensée, tous ces « calculateurs » qui pour Heidegger cherchent à « priver les peuples de leur race » et dont la rationalité vide pénètre à l'évidence le fascisme. La juiverie internationale fait la guerre, mais ce sont les autres qui doivent mourir. « La juiverie internationale, aiguillonnée par les émigrants qu'on a fait sortir d'Allemagne, est partout insaisissable et n'a pas besoin, malgré la puissance qu'elle déploie, de participer aux combats, alors qu'il ne nous reste plus qu'à sacrifier le sang le meilleur des meilleurs de notre propre peuple. » Face à ces phrases, Trawny, l'éditeur des carnets noirs, se demande dans son livre *Heidegger et le mythe de la conspiration internationale juive*, si le philosophe ne prétendrait pas que les nazis « sont des Allemands séduits par les Juifs ». C'est probablement le cas.

C'est comme si souvent dans l'œuvre d'Heidegger : sur un ton élégiaque, le promeneur de la forêt guette la dernière douleur de l'être qui s'enfuit, mais il n'a aucun mot pour les souffrances des hommes. La « morale » l'écœure, car la morale n'est que du vernis sur « l'esprit de calcul commerçant du monde anglo-saxon ». C'est une torture de voir la façon dont Heidegger ruine ainsi une idée géniale, sa critique du sujet moderne, déjà formulée dans *Être et Temps*, qui par son esprit de calcul et ses représentations abîme le monde et ne tolère que ce qui lui ressemble. Dans les carnets noirs, Heidegger, celui qui perce tout à jour, se retrouve être ce pauvre sujet qui se perd dans le miroir de ses représentations. Ce qu'il fétichise comme étant l'être salvateur, c'est sa propre projection, conçue pour être toujours le contraire de ce qui, dans le monde, est une promesse d'humanité : la démocratie, le droit et la liberté.

Après la guerre, Heidegger n'a pas eu un mot pour l'assassinat des juifs européens, peut-être parce qu'il n'en était pas capable, peut-être aussi par honte, ou simplement peut-être parce qu'il était resté fidèle à lui-même. Trawny raconte que Heidegger était toujours convaincu que la « juiverie internationale » avait voulu mettre l'Allemagne à genoux. Et effectivement, c'est encore l'esprit de la Modernité qui

trionphe en 1945 : « la volonté de puissance dans l'histoire à l'échelle planétaire. Tout se tient dans cette réalité, qu'on l'appelle communisme ou fascisme ou démocratie mondiale. » Toutes ces indécences n'ont pas empêché que Heidegger soit remis à l'honneur. Dans le livre de Lutz Hachmeister *Le Testament d'Heidegger* (Éditions Propylées) on peut lire avec quelles impudence et rouerie il s'est alors mis en scène. Dans la célèbre interview donnée au *Spiegel* en 1966, même Rudolf Augstein s'est fait avoir par sa stratégie de dissimulation. Ils se trouverent sympathiques, car Augstein lui non plus, ne pouvait pas supporter les « Noirs », ces catholiques qui avaient toujours été la peste pour le nouveau païen qu'était Heidegger.

Et qu'en est-il maintenant ? Trawny voit « tout l'héritage » menacé, mais l'œuvre de Heidegger ne se compose pas uniquement des carnets noirs. Néanmoins : la réintégration silencieuse de Heidegger dans la continuité conservatrice de l'histoire intellectuelle allemande a subi un revers. Maintenant le zèle déployé et l'art d'enjoliver de ceux qui prêchent la réconciliation nationale et gardent Heidegger en réserve pour le remettre en avant dès que le capitalisme traverse une crise, ne servent plus à rien. Ce qui est inconcevable demeure et l'est plus encore qu'on ne le croyait. Comment a-t-il été possible qu'un



philosophe allemand, après Lessing et Kant, Heine et Hegel, ait pu se laisser entraîner en toute conscience dans des délires sur l'anéantissement global et qu'il ait transfiguré l'anéantissement du monde corrompu par l'esprit non-allemand en dernière preuve de la « grandeur de l'être » ? Mais c'est bien ce qui s'est passé. En 1941, après que l'Allemagne a mis le monde à feu et à sang, le « plus grand penseur du siècle », le « héros de l'Allemagne secrète », le « Hölderlin dans la tour de la philosophie »,

« le continuateur génial de l'antiquité », Martin Heidegger a écrit cette phrase : « Tout doit passer par l'anéantissement total. C'est ainsi seulement qu'on pourra ébranler la construction métaphysique de deux millénaires ».

Paru dans *Die Zeit*, 13 mars 2014, traduction Dominique Lepelletier<sup>1</sup>.

---

1. Conformément aux règles en usage, les termes allemands en majuscule (*Sein*, *Dasein*, etc.) la perdent en français. Les notions philosophiques (*Dasein*, *Seiende*, etc.) sont rendues en français usuel.